

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1920

N°

13

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

par
MAURICE FLEURY

Né à Broons (Côtes-du-Nord), le 24 avril 1893

LA PESTE D'ATHÈNES

(430-426 AVANT J.-C.)

Essai de critique historique et médicale

Président : M. P. MÈNÉTRIER, professeur



IMPRIMERIE OBERTHUR, RENNES

1920

15

LA PESTE D'ATHÈNES

(430-426 AVANT J.-C.)

Essai de critique historique et médicale

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1920

N°

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

par

MAURICE FLEURY

Né à Broons (Côtes-du-Nord), le 24 avril 1893



LA PESTE D'ATHÈNES

(430-426 AVANT J.-C.)

Essai de critique historique et médicale



Président : M. P. MÉNÉTRIER, professeur



IMPRIMERIE OBERTHUR, RENNES

1920

Faculté de Médecine de l'Université de Paris

Doyen : M. ROGER.

Professeurs : MM.

Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale.....	DESGREZ.
Bactériologie	BEZANCON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	Marcel LABBE.
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	N...
Anatomie pathologique	LETULLE.
Histologie	PRENANT.
Thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Pharmacologie et matière médicale.....	POUCHET.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée.....	ROGER.
	GILBERT.
Clinique médicale	CHAUFFARD.
	ACHARD.
	WIDAL.
	MARFAN.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	N...
Clinique des maladies des enfants.....	DUPRÉ.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	JEANSELME.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	P. MARIE.
Clinique des maladies du système nerveux.....	TEISSIER.
Clinique des maladies contagieuses.....	DELBET.
	HARTMANN.
Clinique chirurgicale	LEJARS.
	GOSSET.
	DE LAPPERSONNE.
Clinique ophtalmologique	LEGUEU.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	BAR.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile.....	Aug. BROCA.
Clinique thérapeutique	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	P. SEBILEAU.

Agrégés en exercice :

MM.	MM.	MM.	MM.
ABRAMI.	DUVOIR.	LARDENNOIS.	RATHERY.
ALGLAVE.	FIESSINGER.	LE LORIER.	RETTERER.
BASSET.	GARNIER.	LEMIERRE.	RIBIERRE.
BAUDOUIN.	GOUGEROT.	LEQUEUX.	RICHAUD.
BLANCHETIÈRE.	GRÉGOIRE.	LEREBoullet.	ROUSSY.
BRANCA.	GUÉNIOT.	LERI.	ROUVIERE.
CAMUS.	GUILLAIN.	LÉVY-SOLAL.	SCHWARTZ.
CHAMPY.	GUILLEMENOT.	MATHIEU.	TANON.
CHEVASSU.	HEITZ-BOYER.	METZGER.	TERRIEN.
CHIRAY.	LABBÉ (Henri).	MOCQUOT.	TIFFENEAU.
CLERC.	LAIGNEL-LAVASTINE.	MULON.	VILLARET.
DEBRÉ.	JOYEUX.	OKINCZYC.	
DESMAREST.	LANGLOIS.	PHILBERT.	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

TABLE

A MES PARENTS

A MES FRÈRES

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT. DE THÈSE

MONSIEUR LE D^r P. MÉNÉTRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine à la Faculté de Paris.

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

TABLE

CHAPITRE I ^{er} . — Athènes au moment de la guerre du Péloponèse:	
— La « Peste ».....	11
— II. — Etiologie de la « Peste d'Athènes »; sa durée ; sa mortalité.....	15
— III. — La « Peste d'Athènes » et Hippocrate.....	18
— IV. — La question d'identité nosologique de la « Peste d'Athènes ». — Opinions diverses et discus- sions.....	20
— V. — Critique générale ...	42
CONCLUSION.....	49

AVANT-PROPOS

En apportant notre modeste contribution à l'étude de la « Peste d'Athènes », ce mal étrange dont Thucydide nous a fait une description aussi sincère que saisissante dans son Histoire de la Guerre du Péloponèse, rien ne peut nous être plus agréable que de remercier M. le Professeur Ménétrier d'avoir bien voulu accepter la présidence de cette thèse. Nous lui en devons l'inspiration et nous lui serons toujours reconnaissant du plaisir qu'il nous a procuré en nous donnant l'occasion de passer quelques mois dans le commerce des Anciens. Instructive autant qu'intéressante, la lecture de leurs œuvres ne nous montre pas seulement combien il est imprudent de s'enfermer exclusivement dans le domaine de l'observation des choses contemporaines; elle nous donne le désir toujours plus vif de nous inspirer davantage des idées générales.

Franz Muller conseillait aux médecins de ne point s'attaquer au problème de la Peste d'Athènes à moins de s'associer un philologue. C'est ce que nous avons fait. L'allemand nous était inconnu, la langue grecque, qui fut autrefois une amie, — une amie souvent un peu cruelle — nous était devenue, du

fait des années et de la guerre, tout à fait étrangère. Jamais nous n'aurions osé entreprendre notre travail si nous n'avions eu la chance de trouver près de nous dans notre frère aîné un helléniste qui voulut bien nous donner l'explication littérale de la page de Thucydide, et dans notre cadet un germanisant capable de nous traduire les ouvrages et les revues d'Outre-Rhin. A l'un comme à l'autre il n'est pas besoin de répéter quels sentiments d'affectueuse gratitude nous leur gardons.

CHAPITRE I

ATHÈNES AU MOMENT DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

« LA PESTE ».

Vers le milieu du V^e siècle avant J.-C., Athènes, après sa victoire sur les Perses à Mycale et à Platées, brillait à l'apogée de sa splendeur. Maîtresse de la mer grâce aux efforts de Thémistocle qui du Pirée avait fait un port de commerce et un port militaire, elle témoignait d'une puissance politique et d'un prestige économique sans égal. Cependant, si aujourd'hui Athènes retient l'attention de l'historien, ce n'est pas tant par le développement que prend alors son commerce et les exploits accomplis par ses soldats que par le génie de ses grands hommes.

Quel temps en effet que celui où l'on pouvait rencontrer groupés en quelque sorte autour de Périclès, dans la même cité, les deux plus grands poètes tragiques de tous les âges : Sophocle et Euripide; un poète comique comme Aristophane; un philosophe comme Socrate; Hérodote et Thucydide; Phidias, l'auteur du Parthénon; Hippocrate, le Père de la Médecine ! Athènes était vraiment, comme dit Thucydide, « l'institutrice de la Grèce ⁽¹⁾ », et la postérité devait, avec Voltaire, mettre « le siècle de Périclès au nombre des quatre qui comptent seuls dans l'histoire du monde ⁽²⁾ ».

(1) THUCYDIDE. *Histoire de la guerre du Péloponèse*, livre II, 41.

(2) VOLTAIRE. *Siècle de Louis XIV*, chap. 1^{er}.

Sparte n'avait point vu sans peine lui échapper l'hégémonie. Jalouse de cette grandeur que sa rivale avait su acquérir, mais obligée de vivre dans l'ombre après la trahison de son roi Pausanias (471), elle cachait sa blessure, attendant qu'une circonstance favorable lui permît de reconquérir la première place. Les dissentiments qui éclatèrent entre sa colonie, Corcyre, et Corinthe allaient fournir le prétexte suffisant pour rompre la trêve. Sans attendre, elle prit parti pour Corcyre, tandis qu'Athènes se rangeait aux côtés des Corinthiens. C'était le début de la guerre du Péloponèse, dont Thucydide allait se faire l'immortel historien.

Les premières hostilités eurent lieu au printemps de l'année 431 avant J.-C. Persuadés par les discours de Périclès, les Athéniens avaient décidé d'éviter toute rencontre avec leurs ennemis, et de se borner à la défense de leur ville en réservant tous leurs soins à ce qui faisait leur force, c'est-à-dire leur marine. Ceux qui habitaient les campagnes abandonnèrent donc leurs foyers et se réfugièrent dans Athènes, « où chacun s'installa comme il put, la ville ne suffisant pas à l'affluence ⁽¹⁾ ». Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens envahirent l'Attique sous la conduite de leur roi Archidamos et la dévastèrent. De son côté, sur la fin de l'automne, la flotte athénienne s'en alla ravager les côtes de l'Argolide et de la Laconie. Puis elle se retira tandis que les Péloponésiens, manquant de vivres, opéraient leur retraite à travers la Béotie.

Dès le commencement de l'été suivant, les Péloponésiens et leurs alliés firent comme l'année précédente une incursion sur le territoire de l'Attique. Ce fut à ce moment qu'« après avoir sévi, dit-on, en plusieurs endroits, à Lemnos et en d'autres contrées ⁽²⁾ », une maladie terrible et inconnue des médecins se développa parmi les Athéniens.

Laissons ici la plume à Thucydide. l'analyse la plus fidèle des symptômes, que l'historien énumère « comme quelqu'un

(1) THUC., *loc. cit.*, livre II, p. 17.

(2) *Id.*, II, 47.

qui a été atteint lui-même et en a vu d'autres souffrir⁽¹⁾ », se révélant incapable de rendre la force et la précision de ce morceau si justement célèbre :

« XLIX. — Cette année-là fut, de l'aveu unanime, particulièrement exempte des autres maladies, mais quelqu'un était-il déjà atteint par l'une d'elles, c'est en celle dont je parle qu'elle se résolvait. Les autres, sans aucune cause apparente, étaient subitement frappés en pleine santé : d'abord ils ressentait des chaleurs violentes à la tête; leurs yeux devenaient rouges et enflammés; les organes intérieurs — le pharynx et la langue — étaient aussitôt d'un rouge sang et exhalaient une haleine irrégulière et fétide. A la suite de ces symptômes survenaient l'éternuement et l'enrouement; bientôt le mal descendait dans la poitrine, accompagné d'une toux violente; et quand il s'appesantissait sur l'estomac, il le soulevait et provoquait toutes les évacuations de bile qu'ont désignées les médecins, non sans de vives souffrances. La plupart étaient pris de hoquets non suivis de vomissements qui amenaient une convulsion violente, laquelle chez les uns se calmait aussitôt et chez les autres ne cessait qu'après un long temps. A l'extérieur, le corps n'était ni très brûlant au toucher, ni pâle, mais rougeâtre, livide, bourgeonné de petites phlyctènes et d'ulcères; mais, à l'intérieur, la chaleur était telle que les malades ne pouvaient supporter les vêtements ni les tissus les plus légers, mais qu'ils voulaient rester nus et se seraient très volontiers plongés dans l'eau froide. Et, en effet, beaucoup, parmi ceux que l'on négligeait, se précipitaient dans des citernes, pressés par une soif inextinguible; et il revenait au même de boire en grande ou en petite quantité. L'impossibilité de rester tranquilles et les privations de sommeil leur étaient une souffrance continuelle. Le corps, tout le temps que la maladie était dans sa force, loin de se flétrir, opposait à la douleur une résistance inattendue; en sorte que, quand la

(1) THUC., *loc. cit.*, II, p. 48.

plupart mouraient, le neuvième ou le septième jour, consumés par le feu intérieur, ils gardaient encore quelques forces; ou bien, s'ils échappaient, le mal descendait dans les entrailles et y causait des ulcérations profondes en même temps que se déclarait une violente dysenterie qui faisait ensuite périr le plus grand nombre de faiblesse. Tout le corps était successivement parcouru par le mal qui, commençant par le haut, avait d'abord son siège dans la tête, et celui qui survivait aux accidents les plus graves de la maladie n'en témoignait pas moins, par l'état de ses extrémités, qu'il avait été atteint. Les parties génitales étaient attaquées ainsi que les extrémités des mains et des pieds : plusieurs en furent quittes pour la perte de ces membres, d'autres pour celle des yeux. Quelques-uns aussitôt guéris perdaient toute mémoire et ne reconnaissaient plus ni eux-mêmes ni leurs amis.

L. — Si ce mal dont le caractère était plus terrible qu'on ne le saurait dire accablait l'humanité au delà de ses forces naturelles, voici surtout ce qui prouve que ce n'était pas une des maladies usuelles : les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres, quoiqu'il en restât un grand nombre sans sépulture, ou bien ne s'en approchaient pas, ou bien, s'ils y touchaient, mouraient aussitôt. Et la preuve c'est qu'on remarqua la disparition de ces sortes d'oiseaux et qu'on n'en voyait ni autour des cadavres ni ailleurs. Les chiens surtout qui vivent auprès de l'homme rendaient cette observation frappante.

LI. — Cette maladie, si on laisse d'autres traits particuliers qui se montraient d'une manière différente chez les divers malades, voilà donc ce qu'elle était quant à ses éléments essentiels... ».

CHAPITRE II

ÉTIOLOGIE DE LA « PESTE D'ATHÈNES »; SA DURÉE; SA MORTALITÉ.

Ce tableau à la fois si simple et si grand des malheurs qui frappèrent Athènes, cette page si remarquable par ses qualités de sincérité et de précision laisse cependant dans l'ombre la grosse question de l'étiologie. Thucydide, avec prudence, ne se prononce pas. Pourrait-on le lui reprocher quand de nos jours, avec des procédés de laboratoire et des moyens d'investigation perfectionnés, il est parfois si difficile de remonter jusqu'aux causes d'une affection ?

« La maladie commença, dit-on, par l'Éthiopie ⁽¹⁾ », et « ce remarquable ὡς λέγεται ⁽²⁾ », par quoi s'ouvre le récit, avait frappé avant nous Ebstein et Muller. Ailleurs l'historien raconte qu'« elle avait auparavant sévi, prétend-on, à Lemnos et en d'autres contrées ». Il semble évident qu'il rapporte ici tout simplement les bruits qui couraient, et il y ajoutait lui-même si peu de foi qu'il nous invite immédiatement à rechercher « d'où il est probable que la maladie prit naissance ⁽³⁾ ».

Un esprit aussi critique que le sien ne pouvait en effet que difficilement acquiescer à cette opinion par trop simpliste de la foule que le mal naît toujours du voisin. Le peuple athénien

(1) THUC., *loc. cit.*, livre II, p. 48.

(2) FRANZ MÜLLER, dans le *Berliner Philologische Wochenschrift*, année 1899, col. 456.

(3) THUC., *loc. cit.*, livre II, p. 48.

sortait à peine d'une longue guerre avec les armées du Grand Roi et se trouvait tout naturellement enclin à charger son ennemi d'hier du poids de son malheur. Peut-être aussi avait-on conservé, d'une génération à l'autre, le souvenir des tristes fléaux qui, quelque deux cents ans auparavant, marquèrent le départ des Hébreux conduits par Moïse, et que la Bible rapporte sous le nom des Dix plaies d'Egypte.

A dire vrai, rien ne peut nous faire supposer que l'Ethiopie, l'Egypte, les Etats du Grand Roi et Lemnos connurent avant Athènes la maladie que décrit Thucydide. Aucune œuvre de cette époque n'en fait mention. Pas un temple égyptien, pas un palais perse ne nous en ont gardé le souvenir. D'ailleurs, les eaux du Nil n'étaient point alors, comme après la conquête romaine, à l'origine de toutes les maladies pestilentiellles, suivant le nom qu'on leur donnait. Les Ramsès, pendant toute la durée de leur dynastie, n'avaient cessé de faire creuser et d'entretenir des canaux, en vue d'amener partout les eaux d'irrigation et de dessécher les mares croupissantes ⁽¹⁾. Après leur chute, Darius, successeur de Cambyse, le vainqueur des Egyptiens, ne se contenta pas d'être un prince guerrier, mais dirigea également ses efforts vers l'administration de son vaste royaume. Enfin, au cours de longues années d'hostilités entre les Grecs et les Perses, le théâtre de la guerre s'étant trouvé transporté en Europe, rien n'indique que l'Egypte et l'Ethiopie aient eu à souffrir de quelque épidémie.

Combien nous sommes plus autorisés à penser, avec Diodore de Sicile, que « l'encombrement d'une grande masse de population dans l'intérieur de la ville ⁽²⁾ » fut la cause prépondérante de la maladie pestilentielle ! Rappelons-nous cette foule de gens agglomérée dans un espace si étroit « que chacun s'était installé comme il avait pu », jusque dans les temples, dans les tours des remparts, dans l'intervalle des longs murs. Respirant un air corrompu, dédaigneux des plus

(1) G. MASPERO. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, Paris (Hachette).

(2) DIODORE DE SICILE. *Œuvres*, éd. Hachette, t. II, p. 254.

élémentaires lois de l'hygiène, affaiblis par les privations, aigris par les événements, les Athéniens n'étaient-ils pas une proie toute désignée à la maladie ?

Pendant quatre longues années, ses ravages devaient se faire sentir, non seulement dans la ville, dans les régions les plus peuplées de l'Attique, sur les vaisseaux, mais encore dans l'armée. En effet, durant l'été de l'année 430, Hagnon, collègue de Périclès, étant parti avec un nouveau corps de troupes pour soutenir les soldats athéniens qui assiégeaient Potidée, « la maladie éclata avec une telle violence que même l'armée de siège, jusqu'alors en pleine santé, fut atteinte ⁽¹⁾ ». Assez peu, d'ailleurs, probablement, puisque après le rembarquement d'Hagnon, avec ce qui lui restait d'hommes valides, elle put continuer le siège.

Thucydide est très précis sur les pertes que causèrent à ce général les ravages du mal. « Sur quatre mille hoplites, dit-il, il (Hagnon) en avait perdu quinze cents dans l'espace de quarante jours ⁽²⁾ ». Diodore de Sicile indique seulement une mortalité de « mille soldats, décimés tant par la maladie que par les fréquents assauts qu'ils avaient livrés ⁽³⁾ ». Qui croire ? Rapportons-nous en au chiffre total que l'historien de la guerre du Péloponèse nous donne dans son Troisième livre, et qui est celui des pertes dues à la maladie pendant les quatre années qu'elle dura. « Parmi les citoyens inscrits au rôle, il ne mourut pas moins de 4.400 hoplites, 300 cavaliers et sur le reste de la population une foule incalculable ⁽⁴⁾ ». Comme Athènes possédait alors une armée forte de 29.000 hoplites et de 1.200 cavaliers, c'est un peu plus d'un septième de ses meilleurs enfants que la maladie lui enleva. A quoi tiennent peut-être les destinées d'un peuple !

(1) THUC., *loc. cit.*, II, 58.

(2) THUC., *loc. cit.*, II, 58.

(3) DIODORE DE SICILE, *loc. cit.*, II, p. 255.

(4) THUC., *loc. cit.*, III, 77.

CHAPITRE III

LA « PESTE D'ATHÈNES » ET HIPPOCRATE.

Chaque peuple éprouve, quand de nombreuses années le séparent des événements importants dont il conserve le souvenir, le besoin de leur associer le nom de ses grands hommes. La seule pensée que ses meilleurs citoyens aient pu traverser les malheurs de la patrie sans déployer tout leur génie pour essayer de les écarter leur est particulièrement pénible. Ne nous étonnons donc pas de voir Hippocrate, le Père de la Médecine, tenir une place importante dans les auteurs qui, après Thucydide, parlèrent de la Peste d'Athènes.

Aétius raconte que le-savant Asclépiade se trouvait alors à la cour du roi des Perses Artaxercès, ce qui laisse supposer qu'il était à ce moment dans toute sa gloire. Devant les souffrances des Athéniens, au dire de notre compilateur, il n'écoula que son devoir : il se rendit près d'eux et ne sortit de la ville que le fléau eut été vaincu. Non content de se consacrer tout entier à ses malades, il dictait encore à ses élèves la conduite à tenir en présence du mal et leur enseignait les moyens d'en arrêter les progrès. Une seule catégorie d'artisans avait été épargnée par la maladie : celle des forgerons, parce que, toujours au travail près d'un feu ardent, ce feu éloignait les miasmes pestilentiels. Sur son ordre on alluma donc de grands bûchers dans toute la ville, et l'on suspendit de tous côtés des couronnes de fleurs odorantes. Devant des mesures si énergiques, comment la maladie

n'aurait-elle pas cédé? « Il ne manqua à la gloire d'Hippocrate, ajoute Aétius, que d'avoir eu la satisfaction de compter Périclès parmi les malades auxquels il sauva la vie. Ce grand capitaine mourut entre ses bras, malgré tous les secours de son art » ⁽¹⁾.

Certes, la légende est jolie, mais c'est une légende !

Litré, à qui n'échappe point la fausseté des pièces sur lesquelles elle s'est échaffaudée, « regrette fort cependant qu'un médecin comme Hippocrate n'ait rien écrit sur la grande épidémie dont il a été le spectateur » ⁽²⁾. Mais, en fait, rien n'indique à son savant traducteur que l'Asclépiade de Cos se soit trouvé dans Athènes de 431 à 427 avant notre ère. Le silence de Thucydide à l'endroit d'Hippocrate, le jeune âge de celui-ci, — qui n'avait alors qu'une trentaine d'années, — l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons d'établir un rapprochement sérieux entre les caractères si définis de la Peste d'Athènes et ceux d'une des maladies qu'Hippocrate décrit dans ses volumineux ouvrages, tout nous fait croire qu'il ne connut point ce terrible fléau. Sans doute se trouvait-il en Thrace ou en Thessalie, où ont été faites presque toutes les observations qu'il nous a laissées dans ses livres sur les maladies épidémiques.

(1) Cité dans l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, par une Société de Gens de Lettres, 1765, t. XII.

(2) LITRÉ. *Œuvres d'Hippocrate*, t. I, p. 122.

CHAPITRE IV

LA QUESTION D'IDENTITÉ NOSOLOGIQUE

DE LA « PESTE D'ATHÈNES ».

OPINIONS DIVERSES ET DISCUSSION.

Nous nous sommes efforcé jusqu'ici, pour éviter toute confusion, de ne point donner le nom de « peste » à cette maladie, dont nous venons de raconter l'histoire. Les auteurs grecs et latins qui écrivirent soit avant Jésus-Christ, soit dans les premiers siècles de notre ère, désignent en effet, sous le nom très général de « λοιμός », de « lues » que l'on traduit d'ordinaire par « peste », diverses maladies contagieuses ou non qui régnaient de temps en temps sous une forme épidémique et causaient une grande mortalité. Mais il est bien évident que sous cette appellation unique de « λοιμός », de « lues », — de « peste », — ont été confondues des affections très différentes entre elles.

Thucydide, lui, a-t-il entendu désigner par « λοιμός » cette maladie que la médecine moderne nomme précisément la peste ? Dans l'affirmative, il faudrait le louer d'avoir su, sans être médecin, décrire d'une façon si minutieuse les symptômes de ce cruel fléau ; dans la négative, nous serons obligés d'essayer nous-même de déterminer, d'après les symptômes relevés par Thucydide, de quelle maladie il a voulu vraiment parler.

ARTICLE PREMIER.

La « Peste d'Athènes » est-elle la Peste orientale ?

Très longtemps, c'est à la fameuse épidémie qui éclata sous Justinien, au milieu du VI^e siècle de l'ère chrétienne, qu'on a fait remonter la première apparition certaine de la peste orientale. Considérée aussitôt comme une maladie nouvelle, quand elle ravagea la France, Narbonne en 582, et un peu plus tard la province de Marseille en 591, elle fut signalée par Marius d'Avenches et Grégoire de Tours sous le nom de « morbus inguinarius », maladie inguinale.

Un texte inédit de Rufus, publié en 1831 par le cardinal Mai et rapporté quelques années plus tard par Littré, changea du tout au tout l'état de la question et encouragea les curieux à rechercher beaucoup plus haut que le VI^e siècle après J.-C. les traces de la peste orientale.

Rufus, en effet, nous entretient d'une « peste » observée en Lybie par Posidonius et Dioscoride, qui y vivaient au premier siècle de notre ère. « Dans cette peste, disent-ils, il y avait une fièvre aiguë, de la douleur, une tension de tout le corps, du délire, et le développement de bubons volumineux et durs qui ne venaient pas à suppuration. Ces bubons se formaient non seulement dans les lieux ordinaires, mais encore aux jarrets et aux coudes »⁽¹⁾.

Ailleurs, le même auteur, cité dans Aétius, après avoir exposé les symptômes multiples et variés de la peste, « où surviennent, dit-il, les plus terribles », ajoute qu'on trouve aussi dans cette maladie « des ulcères de mauvaise nature, charbonneux et très redoutables »⁽²⁾. Qui refusera de recon-

(1) Cité par E. LITTRÉ, dans son argument pour le livre III des Epidémies. *Œuvres d'Hippocrate*, III, p. 5.

(2) RUFUS, dans *Aëtius*, V, 95.

naître dans cette description la peste orientale, avec ses caractères pathognomoniques : les bubons, les charbons, le délire et la fièvre ?

Littre, amené aussitôt à rechercher dans les livres hippocratiques les indications qui pourraient lui permettre d'affirmer l'existence de la peste orientale au V^e siècle avant J.-C., signale seulement deux passages, qui, s'ils laissent encore un doute dans son esprit, lui paraissent au moins très intéressants, même dans leur laconisme.

Le premier se trouve dans la *Constitution* du livre troisième *Des Epidémies*. Hippocrate y note au cours de fièvres l'apparition de « fluxions fréquentes sur les parties génitales, d'ulcérations, de tumeurs externes et internes, de bubons inguinaux » ⁽¹⁾. Le deuxième, dont ce qui précède a peut-être fourni la matière, se lit dans les aphorismes : « Les fièvres dans les bubons sont toutes fâcheuses, excepté les fièvres éphémères » ⁽²⁾. Comme Littre remarque justement que « dans les fièvres autres que la peste, cette apparition de bubons est une exception » et qu'« Hippocrate s'exprime comme s'il s'agissait d'une classe de fièvres dans lesquelles ce phénomène serait constant » ⁽³⁾, la question de savoir si l'on connaissait à cette époque la peste orientale semble pour nous résolue par l'affirmative.

S'ensuit-il que nous devons suivre certains critiques dans l'assimilation qu'ils font de la « Peste d'Athènes » à cette maladie ? Nous répondons nettement : non. Nous venons de le voir au cours de cette brève revision, ce qui frappe tous les témoins oculaires de la peste orientale, c'est l'existence des bubons. Rufus les situe, et ils fournissent à Grégoire de Tours, comme à Marius d'Avenches, le droit d'appeler cette affection la « maladie inguinale ». Que Thucydide eût donc été un

(1) HIPPOCRATE. *Des Epidémies*, livre III, *Constitution*, 7.

(2) ID., *Aphorismes*, IV, 54.

(3) LITTRÉ, *loc. cit.*, t. III, p. 7.

triste observateur, si son attention n'avait pas été attirée par ces masses ganglionnaires dures et douloureuses, qu'il ne mentionne cependant pas.

ARTICLE 2.

La « Peste d'Athènes » est-elle la Peste charbonneuse ?

Concurremment avec les bubons, la peste orientale s'accompagne souvent d'accidents cutanés auxquels on donne le nom de « charbons ». Après des démangeaisons douloureuses aux endroits où ils doivent apparaître, sur une petite tache d'un rouge livide se montre une élevation qui se couvre de vésicules. Bientôt celles-ci se rompent, découvrant un fond sanieux qui commence aussitôt à s'escarrifier. « L'escarre, dit Strauss, de couleur jaunâtre au début, ne tarde pas à passer au jaune brun, puis au noir le plus foncé, d'où le nom de *charbons* »⁽¹⁾.

Dans le tableau de la peste que Rufus, cité dans Aétius, nous a décrit, nous avons déjà noté « des ulcères de mauvaise nature, charbonneux et très redoutables ». Peut-être impressionné par ce texte, Georgiades, dans l'étude qu'il fait de la « Peste d'Athènes »⁽²⁾, pense qu'on peut en faire une maladie charbonneuse développée primitivement chez l'homme par une influence épidémique puissante. Thucydide n'a point signalé de bubons parce qu'ils n'existaient pas, mais dans « ces petites phlyctènes et ulcères qui bourgeonnent les corps rougeâtres et livides »⁽³⁾, pourquoi ne point reconnaître les charbons de la peste ?

On ne saurait certainement pas fixer de limites nettes à une influence épidémique se développant au milieu d'une foule de gens abandonnés à la misère morale et physiologique, telle que nous la montre l'historien. Et si, dans la peste des

(1) STRAUSS, cité dans COLLET, *Précis de Pathologie interne*, II, p. 808.

(2) GEORGIADES, *Diss. de Peste Atheniensis*.

(3) THUC, *loc. cit.*, II, 49.

modernes, le nombre des charbons ne dépasse pas souvent la trentaine ⁽¹⁾ et coexiste toujours avec des bubons, l'esprit ne se refuse pas *a priori* à imaginer qu'il pouvait en être autrement dans l'antiquité. D'autre part, le récit que nous fait Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, d'une épidémie de charbons qui régnait en 362, nous donne raison sur ce point.

« Il survint à cette époque, écrit-il, une famine inattendue et, par surcroît, une peste; de plus régnait une autre maladie qu'on appelait charbon, parce que la plaie semblait produite par le feu. S'étendant sur tout le corps, elle causait de grands dangers à ceux qui en étaient atteints; mais elle se fixa de préférence sur les yeux, et elle priva de la vue des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants » ⁽²⁾.

Nous assistons bien certainement ici à une épidémie de peste charbonneuse, telle que Georgiades l'imagine. Alors, tenons-nous la solution du problème? Et devons-nous identifier la « Peste d'Athènes » avec la peste charbonneuse? Oui, si nous consentons à admettre, chose impossible à qui sait le scrupuleux historien qu'est Thucydide, qu'il a pu ne pas employer le mot propre ou ne point voir exactement ce qu'il décrit.

Les charbons, *ἀνθράκες*, étaient en effet bien connus de son temps, et Hippocrate, dans cette même *Constitution* du Livre troisième *Des Epidémies* dont nous avons déjà parlé, signale que « dans l'été on vit un grand nombre de charbons et d'autres affections qu'on appelle septiques; des éruptions pustuleuses étendues; chez beaucoup, de grandes éruptions vésiculeuses » ⁽³⁾. Pourquoi donc alors Thucydide, devant les escarres noirâtres qui auraient dû couvrir le corps de ses malheureux concitoyens, — si la maladie qu'il décrit est la peste charbonneuse, — n'aurait-il pas employé le mot même qui servait à les désigner : « *ἀνθράκες* »? Il ne nous parle que

(1) Dans le *Manuel de Médecine*, publié sous la direction de MM. DEBOVE et ACHARD, J. GASSER écrit : « Les charbons existent en nombre variable, d'un à dix, quinze, trente ». T. VIII.

(2) EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique*, IX, 8.

(3) HIPPOCRATE. *Des Epidémies*, livre III, *Constitution*, 7.

de petites phlyctènes et d'ulcères : ne prêtons pas aux mots qu'il emploie un sens qu'ils ne peuvent avoir. Les charbons ne figurent point parmi les symptômes de la « Peste d'Athènes », et par conséquent cette affection ne peut être une peste charbonneuse.

ARTICLE 3.

La « Peste d'Athènes » est-elle la variole ?

Si Georgiades, considérant la maladie charbonneuse comme une entité morbide, lui assimile la « Peste d'Athènes », plusieurs hommes éminents, parmi lesquels nous devons citer Willan, Théod. Krause et Littré, ont pensé que la « Peste d'Athènes » et la maladie charbonneuse pouvaient bien n'être qu'une seule et même affection : la variole. D'autres auteurs, à qui l'identité nosologique de la « Peste d'Athènes » et de la variole n'apparaissait pas clairement, ont parfait l'assimilation tentée par ces médecins, dont nous venons de citer les noms, en associant à la variole un état pathologique spécial au peuple athénien. Tels Daremberg, qui la complique de typhus, et, plus près de nous, Kobert, qui fait éclater l'épidémie dans une population souffrant d'ergotisme à l'état latent.

Nous réservant d'examiner dans les articles suivants si, par les rapprochements que l'on peut faire entre les symptômes que nous décrit Thucydide et les accidents dus à l'ergotisme ou au typhus, il est possible d'assimiler la « Peste d'Athènes » à l'une ou à l'autre de ces maladies, nous ne nous occuperons ici que de la variole.

C'est Marius d'Avenches, dans sa *Chronique pour l'année 570*, qui pour la première fois signale une épidémie de variole en lui donnant son nom. « Cette année-là, dit-il, une maladie violente avec flux de ventre et variole (*cum profluvio ventris et variola*) désola l'Italie et la Gaule ». L'année suivante, il mentionne les ravages de la « pustule », appellation dont on

se servait alors plus fréquemment pour désigner la petite vérole, s'il faut en croire Grégoire de Tours qui le rapporte en décrivant brièvement l'épidémie de 580 : « Ceux qu'elle atteignait étaient saisis d'une fièvre violente, avec des grandes douleurs dans les reins et de la pesanteur dans la tête et dans le cou ; leurs vomissements étaient couleur de safran ou même verts... Les paysans disaient que c'étaient des pustules corales (*corales pusulas*) » (1).

Devant les descriptions que l'on nous fait de cette maladie, toujours accompagnée de pustules et de vésicules, et qui se reproduit les années suivantes en s'attaquant d'abord aux enfants, il n'est pas permis de méconnaître une épidémie de variole vers la fin du VI^e siècle de l'ère chrétienne. Bien plus grandes sont les difficultés si, dans les récits que nous ont laissés des affections qui régnèrent alors, les médecins et les historiens de l'antiquité, nous voulons rechercher les symptômes pathognomoniques de la variole.

Que des fièvres éruptives aient existé à cette époque, personne ne le contestera, puisque Hippocrate, entre autres auteurs, parle d'exanthèmes épidémiques qui s'étendent sur tout le corps et peuvent devenir mortels. Mais, le point sujet à discussion, c'est de savoir si de la « Peste d'Athènes », considérée comme fièvre éruptive, on peut faire une petite vérole.

A qui lit superficiellement le texte de Thucydide, il semble qu'il ne manque pas de ressemblances entre ces deux affections : même début brusque avec fièvre élevée, prostration et dyspnée ; mêmes localisations sur les muqueuses buccale, nasale, conjonctivale, et pharyngo-laryngée ; mêmes phénomènes nerveux. D'autre part, quand Thucydide nous montre ces petites phlyctènes qui bourgeonnent les corps d'un rouge livide, comment ne point se rappeler la comparaison classique entre la peau du malade atteint de petite vérole et la peau de

(1) GUIZOT. *Œuvres de Grégoire de Tours*, t. II, p. 362. — Guizot traduit « corales pusulas » par « pustules au cœur ». Le sens de « pustules couleur de corail », qu'il indique également, nous semble préférable.

chagrin? Dans les deux cas, enfin, nous retrouvons des symptômes généraux pulmonaires, gastriques et intestinaux.

Faut-il donc se rendre à l'opinion de Krause, de Willan, de Littré? Non; les différences entre la « Peste d'Athènes » et la petite vérole abondent également et nous paraissent autrement probantes que tous les rapprochements qu'il a été possible de faire entre elles.

D'abord, si dans la variole on rencontre bien des phlyctènes qui exhalent une odeur fétide, jamais les pustules ne se transforment en ulcères. Sur la peau qui se rétracte, « qui se raccornit, pour ainsi dire », suivant l'expression de Bruhl ⁽¹⁾, il se forme des croûtes épaisses, noirâtres, sillonnées de crevasses au travers desquelles le derme continue à suppurer. Et ceci dure jusqu'à la dessication. Or, Thucydide ne note pas du tout ce suintement de pus, qui n'aurait pu manquer d'attirer son attention, autant par l'odeur désagréable qu'il dégage que par son caractère propre.

Pas davantage il ne rapporte que dans la maladie l'éruption ait eu un caractère critique. « A l'extérieur, dit-il, le corps était rouge livide, bourgeonné de petites phlyctènes et d'ulcères ». Or, au cours de toutes les épidémies, chez la plupart des varioleux, l'apparition de l'exanthème marque une étape de l'affection. Trousseau la place dès la fin du second jour, sauf dans quelques cas graves où, « suivant la remarque de Sydenham et de Borsieri, elle est retardée jusqu'au cinquième, sixième, septième jour et même au delà » ⁽²⁾. Ajoutons qu'auparavant la peau est d'une rougeur diffuse, luisante et non pas « rouge livide », comme l'indique l'historien.

Passe-t-il à la description des traces que laissait la maladie « chez celui qui survivait », les seuls accidents que mentionne Thucydide, outre des troubles cérébraux communs à tant de fièvres, sont la perte des yeux, la gangrène des parties génitales et des extrémités. Sans doute a-t-on pu remarquer

(1) DEBOVE et ACHARD. *Manuel de Médecine*, VIII, p. 45.

(2) TROUSSEAU. *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*, t. I, p. 14.

qu'une éruption particulièrement sérieuse n'épargnait pas le globe oculaire et déterminait des ophtalmies suivies de fonte purulente de l'œil. Mais si, après la chute des croûtes, les malades présentent de nombreux furoncles sur tout le corps et des abcès dans l'épaisseur des tissus au niveau des membres, les auteurs qui se sont occupés des épidémies de variole n'ont, d'après M. August Krauss ⁽¹⁾, jamais signalé, au cours de leurs descriptions, des accidents de gangrène. En tout cas, s'ils ont existé, furent-ils exceptionnels.

Voici donc observées par Thucydide quelques-unes des suites de la « Peste d'Athènes » — et non des moindres — qui n'appartiennent point aux séquelles de la variole. Peut-on comprendre qu'en même temps il soit absolument muet sur les stigmates propres de cette maladie, ces cicatrices blanchâtres, légèrement gaufrées, qui couturent le visage des varioleux ?

Cet argument nous paraît si fort qu'à lui seul il devrait suffire à clore les débats, tant il semble véritablement impossible qu'un écrivain aussi exact que Thucydide n'eut pas tenu à signaler ces marques; d'autant qu'il aurait du les observer sur lui-même, puisqu'il avait été atteint par la maladie, et sur un grand nombre de ses concitoyens. On nous permettra cependant, pour ajouter encore à cette démonstration que la « Peste d'Athènes » n'a pu être la variole, de nous appuyer sur une observation de Thucydide, dont il ne paraît pas qu'il ait été jusqu'ici tenu compte.

Chacun sait combien la récurrence de la petite vérole est exceptionnelle, et que, si l'immunité conférée par une première atteinte ne dure pas toujours, — le cas historique et classique de Louis XV en est un exemple, — il s'écoule cependant entre les deux périodes où la variole apparaît chez le même individu un temps variable, mais qui est toujours suffisamment long. Or, quand Thucydide mentionne parmi les plus compatissants

(1) AUG. KRAUSS. *Disquisitio historitico-medica de natura morbi Atheniensium*. Cité dans LITTRÉ, *Œuvres d'Hip.*, V, p. 66.

pour les mourants et les malades ceux qui avaient échappé à la maladie, il en donne comme raison « qu'ils la connaissaient et qu'ils étaient eux-mêmes en sécurité, le fléau ne frappant pas deux fois la même personne au point d'entraîner la mort »⁽¹⁾. Cette remarque implique nécessairement l'idée de rechutes ou de récidives possibles moins graves que la première atteinte de la maladie, caractère qui ne cadre pas avec tout ce que nous savons de la variole.

Est-il besoin de s'étendre davantage? Les symptômes généraux pulmonaires, gastriques, intestinaux que l'on retrouve à la fois dans la « Peste d'Athènes » et dans la variole se rencontrent aussi dans les fièvres exanthématiques en général et dans bien d'autres affections. Ils ne peuvent nous intéresser, et il nous faut seulement retenir ceux qui sont en quelque sorte pathognomoniques de la petite vérole. Non moins que l'éruption caractéristique, ils ont frappé tous les observateurs qui se sont trouvés en présence d'une épidémie de cette nature. Grégoire de Tours, sans être un Thucydide, ne peut pas davantage fermer les yeux devant « les vomissements couleur de safran ou verts » des varioleux, que ne pas entendre les malheureux se plaindre « des grandes douleurs dans les reins et de la pesanteur dans la tête et dans le cou »⁽²⁾. Chez les malades d'Athènes, au contraire, aucun signe de rachialgie et, si un petit nombre d'entre eux présentait des vomissements bilieux « quand le mal s'appesantissait sur l'estomac », Thucydide prend soin de nous dire que « la plupart étaient pris de hoquets non suivis de vomissements »⁽³⁾, c'est-à-dire de nausées.

En un mot, d'hommes dont on ne nous dit pas que la sécrétion salivaire ait été augmentée ni le visage « gonflé », ainsi que Rhasès le signalait au X^e siècle⁽⁴⁾, — d'un « rescapé » de cette maladie meurtrière, comme Thucydide, dont

(1) THUC., *loc. cit.*, II, 51.

(2) GUIZOT, *Œuvres de Grégoire de Tours*, II, p. 362.

(3) THUC., *loc. cit.*, II, 49.

(4) PAULET, *Traité de Rhasès sur la petite vérole*, p. 32.

l'attention n'a pas été attirée par cette tuméfaction des pieds et des mains, phénomène si nécessaire, dit Trousseau, que lorsqu'il manque « le malade meurt sinon toujours, du moins presque toujours ⁽¹⁾, — l'on ne saurait faire des varioleux. Loin donc de trouver entre la « Peste d'Athènes » et la petite vérole « les ressemblances considérables » ⁽²⁾ dont parle Littré, nous avons acquis au contraire la conviction qu'elles sont deux affections toutes différentes.

ARTICLE 4.

La « Peste d'Athènes » est-elle une petite vérole éclatée parmi une population souffrant d'ergotisme ?

Dans les ouvrages où l'on essayait d'assimiler la « Peste d'Athènes » à la variole, il n'avait pas échappé à Kobert qu'il n'était pas tenu compte de certains symptômes marqués par Thucydide et que la variole ne suffisait pas à expliquer. Il imagina donc, dans son étude : *Ueber die Pest des Thukydides*, parue en 1899, que le fléau avait sévi parmi une population souffrant de l'ergotisme. Sa théorie ne fut point sans séduire par son originalité de très grands esprits, puisqu'a peine parue Chambry, l'un des éditeurs des œuvres de Thucydide, écrivait avec satisfaction : « La question de savoir quelle fut la vraie nature de la Peste d'Athènes, question si longtemps controversée, semble donc être maintenant résolue ⁽³⁾ ». Mais la faveur dont jouit la thèse de Kobert fut de bien courte durée. En effet, cette même année 1899, après Ebstein qui s'était attaché à démontrer l'impossibilité d'identifier la « Peste d'Athènes » avec la petite vérole même compliquée d'ergotisme, Franz Müller fournit des armes nouvelles

(1) TROUSSEAU, *loc. cit.*, I, p. 18.

(2) LITTRÉ, *loc. cit.*, V, p. 70.

(3) Cité dans l'article critique de MÜLLER, paru dans la *Berliner Philologische Wochenschrift*, année 1899, col. 453.

contre les allégations de son compatriote sur l'intoxication des Athéniens par ingestion de farines avariées.

Dans quelles conditions se produit l'ergotisme, quelles sont ses conséquences chez l'individu, ce sont là des questions auxquelles il nous semble nécessaire de répondre, autant pour nous rendre compte des différences profondes qui existent entre le tableau des grandes épidémies d'ergotisme et celui de la « Peste d'Athènes » que pour essayer de bien faire comprendre au lecteur l'idée directrice de Kobert.

On ne saurait fixer même approximativement la date de l'apparition dans le monde des accidents dus à l'ergot. Quelques auteurs ont voulu les reconnaître dans certaines descriptions qu'Hippocrate nous a laissées des épidémies de son temps. Sans avoir à nous prononcer catégoriquement sur l'existence de l'ergotisme au V^e siècle avant J.-C., nous ne nous refusons pas à croire qu'il remonte encore beaucoup plus haut. Sans doute doit-on rapporter son origine au moment même où l'homme a fait du seigle son aliment principal. Mais c'est surtout chez les chroniqueurs du X^e et du XI^e siècles de notre ère que nous pouvons lire des récits d'épidémies dont les caractères sont certainement ceux de l'ergotisme.

Lorsque, sous le nom d' « ignis sacer », puis de « feu de Saint-Antoine », les auteurs du Moyen Age désignent les innombrables maux dont ils nous donnent des descriptions effrayantes, il semble bien certain qu'ils ne se sont pas toujours trouvés en présence de l'ergotisme. Mais leur attention étant attirée par ce caractère commun à tant d'affections de cette époque, de s'accompagner de douleurs cuisantes ou de se propager comme le feu, ils se contentent de grouper sous une appellation qui pour eux représente quelque chose toutes les maladies dont la nature leur échappe et qui nous apparaissent aujourd'hui si dissemblables. Aussi faut-il lire ces chroniqueurs avec un esprit critique afin de ne conserver pour notre instruction que les épidémies dans lesquelles apparaissent au premier plan les grands symptômes liés au

même facteur : l'ergotisme. Telles, par exemple, les épidémies qui sévirent en 945 à Paris, en 996 en Lorraine, celles encore qui désolèrent la Chrétienté, de 1090 jusqu'au commencement du XII^e siècle, quand, se précipitant à l'appel d'Urbain II, chacun délaissait son foyer, quittait sa patrie pour aller combattre l'infidèle. Toutes, en effet, nous présentent des caractères communs, soit que nous nous plaçons sur le terrain de l'étiologie, soit que nous ayons en vue les symptômes.

D'abord, mêmes conditions de production : famine et pluies. Après l'abandon des campagnes, les récoltes sont devenues bien vite insuffisantes. Abattu par la misère, affaibli par toutes sortes de maux, l'homme obtient péniblement par son travail ce morceau de pain noir, cette alimentation trop pauvre, juste suffisante pour qu'il conserve un reste de vie. Mais viennent les pluies, elles apportent à la surface de la jeune fleur de seigle le parasite. D'insuffisante et de médiocre, la récolte va devenir tout à fait mauvaise : l'ergotisme va naître, et sa proie toute désignée ce sera le malheureux déjà guetté par la mort.

Des accidents que ce mal occasionne, Rodolphus, qui avait observé l'épidémie de Lorraine, nous a conservé le souvenir. « Pendant l'année 996, écrit-il, de nombreuses personnes furent atteintes par la peste; les unes furent tordues dans d'affreux supplices causés par les contractions nerveuses, tandis que d'autres périssaient dans une mort misérable, les membres noircis comme du charbon et rongés par le feu sacré⁽¹⁾ ». Des convulsions, de la gangrène des extrémités, ce sont encore les deux ordres de phénomènes qui frappèrent Thuillier, en 1671, lors de l'épidémie de Sologne, et que nous voyons inscrits par Dodart dans le rapport que ce savant adressa à l'Académie trois ans plus tard.

Nous les trouvons également notés par Thucydide au

(1) Cité dans SAVIGNAC. *Essai historique et critique sur l'ergotisme*, p. 13. (Thèse de Paris, 1898.)

nombre des symptômes présentés par les Athéniens, mais, pour importants qu'ils soient, ce ne sont point encore les seuls traits communs à la « Peste d'Athènes » et à l'ergotisme. En 1708, Duhamel et Boucher font une description détaillée de la maladie qu'ils viennent d'étudier en Languedoc et dans le Dauphiné. Qu'ont-ils observé chez les malheureux touchés par l'ergotisme ? De la stupeur, de la dyspnée, des vomissements, des troubles digestifs avec exaltation du péristaltisme intestinal, des troubles nerveux et cardio-vasculaires avec évolution vers la gangrène..., symptômes que présentaient également les Athéniens. Rappelons-nous le texte de Thucydide : il est impossible de ne pas trouver quelque analogie entre les deux tableaux épidémiques.

Très ingénieuse était donc l'idée de Kobert, lorsque, ne pouvant expliquer par la seule variole ces deux accidents décrits par Thucydide, la gangrène et les convulsions, il fait s'abattre cette variole sur une population déjà ravagée par l'ergotisme. Nous ne pouvons suivre le professeur allemand dans sa conclusion puisque nous nous refusons à reconnaître une petite vérole dans l'épidémie qui sévit parmi les Athéniens; il n'en reste pas moins que si une intoxication latente telle que l'ergotisme permettait d'expliquer l'existence de la gangrène et des convulsions au cours de la « Peste d'Athènes », le problème serait d'autant moins compliqué.

Mais la thèse de Kobert n'est pas seulement une construction de l'esprit; elle va encore à l'encontre de la vérité dument établie, puisque les renseignements que nous fournit Thucydide et tout ce que nous savons de la Grèce au V^e siècle avant J.-C. nous donnent la certitude que le peuple athénien ne peut en aucune manière avoir souffert de l'ergotisme au commencement de la guerre du Péloponèse.

L'Attique est, suivant l'expression d'Albert Malet, « un triangle rocheux », d'une surface très réduite, « dont les trois maigres plaines d'Eleusis, de Marathon et d'Athènes

entaillent à peine le bloc ⁽¹⁾ ». C'est là, entre la montagne et la mer, que les Athéniens du V^e siècle cultivaient les seules céréales qu'ils connussent alors : l'orge et le blé, celle-là dix fois plus abondante que celui-ci ⁽²⁾. Or, si chez nous quelques rares auteurs assurent avoir recueilli dans la Beauce et en Auvergne de magnifiques échantillons d'ergot de froment ⁽³⁾, ils reconnaissent très bien qu'il est infiniment moins fréquent que l'ergot de seigle, céréale dont les Athéniens ignoraient la culture. Quant à l'existence de l'ergot d'orge, nous doutons qu'elle ait jamais été prouvée. Comment donc des céréales qu'on juge en général épargnées par l'ergot eussent-elles pu causer les accidents de l'ergotisme ?

Concédon's à Kobert qu'existe le champignon : la thèse du professeur allemand demeure toujours aussi fragile. La deuxième invasion en Attique des Péloponésiens se fit en effet, nous rapporte Thucydide, « dès le commencement de l'été ⁽⁴⁾ » ; quelques jours après, la maladie se déclara. Par conséquent, la population vivait sur la récolte de l'année précédente. Comme nous savons que, sous l'influence du vieillissement, de l'air et de la lumière, l'ergot perd vite ses propriétés toxiques, ce n'est point au cours de l'été de l'année 430 que la maladie aurait dû frapper les Athéniens, mais cinq ou six mois auparavant. Comment cette hypothèse s'accorderait-elle avec la remarque de l'historien, que « cette année-là fut, de l'aveu unanime, particulièrement exempte des autres maladies ⁽⁵⁾ ».

Dira-t-on que les céréales importées entraient pour une grosse part dans l'alimentation des Athéniens, et que celles-ci pouvaient avoir été touchées par l'ergot ? Sans doute, les récoltes de l'Attique ne suffisaient plus depuis bien des années

(1) ALBERT MALET. *L'Antiquité*, p. 178.

(2) PAUL GUIRAUD. *La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine*, livre III, chap. 6.

(3) SAVIGNAC, *loc. cit.*, p. 31.

(4) THUC., *loc. cit.*, II, 47.

(5) ID., II, 49.

aux besoins d'Athènes qui, pour nourrir sa population, considérablement accrue depuis Solon, était obligée d'aller chercher hors de chez elle les denrées qui lui manquaient⁽¹⁾. Comme une première fois déjà, en 431, elle avait vu ses territoires ravagés « au moment, nous dit Thucydide, où la moisson était en pleine maturité⁽²⁾ », c'est-à-dire en juin, elle avait, cette année-là spécialement, dû importer une grande quantité de céréales. Mais celles-ci, pour répandre dans Athènes la maladie, auraient dû arriver aussitôt après la moisson, puisque, l'automne passé, les propriétés toxiques de l'ergot eussent été trop diminuées pour causer du mal. Or, nulle part, il n'est question que dans le second semestre de 431 un fléau ait éclaté dans Athènes.

Terminons cette réfutation de la thèse de Kober en rappelant que, pour se développer sur les céréales, l'ergot, d'après l'étude succincte de quelques épidémies apparues durant le Moyen Age, réclame certaines conditions atmosphériques que ne signale pas Thucydide dans ses remarques sur la température. Les hivers doux, les étés secs et chauds ne sont pas favorables au développement du parasite. Ne l'accusons donc pas d'accidents dont il n'a pu être la cause, lui qui n'a pas existé.

ARTICLE 5.

Dans la « Peste d'Athènes » faut-il voir une épidémie de typhus exanthématique ?

La question du typhus exanthématique préoccupait trop les esprits dans la dernière moitié du siècle dernier pour qu'on n'ait pas été amené à lui assimiler la « Peste d'Athènes ».

Reprenant les observations des élèves de Louis, s'appuyant

(1) PAUL GUIRAUD, *Etude économique sur l'antiquité*, p. 9.

(2) THUC., *loc. cit.*, II, 19.

sur l'autorité de Murchinson qui avait pu en observer de nombreux cas, Landouzy venait de soutenir, après l'épidémie de Reims et celle de Crimée en 1855, l'entité morbide du typhus exanthématique. L'ignorance dans laquelle on se trouvait, à cette époque, de son étiologie et de ses modes de contagion, les ressemblances nombreuses qu'on se plaisait à rencontrer entre les symptômes exposés par Thucydide et ceux qu'une observation directe permettait trop rarement de vérifier dans le typhus devaient autoriser, dans une certaine mesure, un homme éminent comme Daremberg à l'associer à la petite vérole dans l'identification qu'il cherchait à faire de la « Peste d'Athènes ». Engagés dans cette voie, et désireux d'autre part de mettre en ligne de compte la variole, Corlieu, chez nous ⁽¹⁾, et Ernest Curtius ⁽²⁾, auteur allemand d'une histoire grecque, en firent, vers 1882, une seule et même maladie sans adjonction d'une constitution pathologique quelconque.

Pas de grande guerre au cours des siècles qui n'ait été accompagnée de quelque fléau redoutable. Il semble que la mort ne se contente pas des victimes que la bataille lui offre : les camps, les armées, les villes sont encore décimées par les maladies. Entre toutes, était crainte jusqu'à ces dernières années cette terrible fièvre maligne dont, le premier, Fracastor nous fit au XVI^e siècle la description en l'appelant « morbus lenticularis », et à laquelle cent ans après les médecins militaires donnèrent le nom de fièvre des camps, des prisons, de l'hôpital.

Le Moyen Age l'a-t-il connue ? Les auteurs qui se sont occupés de la question n'osent l'affirmer. Il est possible, après tout, que ses manifestations pathologiques aient été noyées dans le flot des maux qui s'abattaient alors de toutes parts sur l'humanité.

(1) CORLIEU. *La Peste d'Athènes*, dans la *Revue scientifique* du 22 mars 1884.

(2) E. CURTIUS. *Histoire grecque*, traduction Boucher-Leclercq, t. III. Parlant de la Peste d'Athènes, il s'exprime ainsi : « C'était une fièvre à forme typhique, semblable à celles qui se produisent dans les camps et les villes à la suite des malheurs de la guerre. »

Que cette fièvre des camps soit bien le typhus exanthématique, nul doute à cet égard. Ses conditions étiologiques, nous les trouvons longuement développées dans un intéressant petit ouvrage traduit de l'anglais et paru en 1750, où Mr. Pringle, « docteur en médecine et médecin général de Sa Majesté » pendant la guerre de 1742 à 1748, expose ses « Observations sur les maladies des Armées dans les camps et dans les garnisons »... « Cette fièvre d'une nature maligne et très mortelle arrive, écrit-il, dans tous les endroits qui ne sont pas bien aérés et qu'on ne tient point assez propres; c'est-à-dire qui sont exposés aux émanations putrides et animales qu'exhalent les corps corrompus ou malades... Je l'ai remarquée dans les hôpitaux trop pleins de malades;... dans les casernes malsaines et trop pleines; dans les vaisseaux de transport trop chargés de personnes et retenus longtemps en mer par des vents contraires... C'est la même que nous appelons ici maladie de prison ⁽¹⁾ ».

N'exigeons de l'auteur que ce qu'il peut nous donner. Si, l'esprit imbu de la théorie qui tient pour toute puissante l'influence du miasme, il se trompe sur les causes efficientes de la maladie, n'oublions pas que Trousseau, en 1868, admettait encore que « le miasme, le poison qui engendre le typhus est susceptible de se développer spontanément ⁽²⁾ » dans les conditions mêmes que Pringle indique. Quant aux causes que nous appelons prédisposantes, l'encombrement et la malpropreté, personne, pas plus aujourd'hui qu'hier, ne songe à en diminuer l'importance.

Il est hors de doute que l'Athènes de 430, encombrée et malpropre, eût été un excellent milieu de culture pour le bacille typhique. Le tort de Corlieu a été de croire que la famine est une des causes capitales du typhus exanthématique, et, se basant, d'une part sur l'hypothèse d'une famine à Athènes en 430, d'autre part sur les ressemblances indéniables que pré-

(1) PRINGLE. *Observations sur les maladies des Armées*, II, p. 49.

(2) TROUSSEAU, *loc. cit.*, I, p. 319.

sentent la maladie dont parle Thucydide et le syndrome typhique, de les assimiler l'un à l'autre.

A l'appui de sa thèse, Corlieu reproduit la relation d'une maladie observée en 1875, à Ancyre, par M. Vegleri, et rapportée cinq ans plus tard dans le *Γαλλικός* ⁽¹⁾. Ancyre est une petite ville d'Anatolie située à huit journées de Constantinople avec laquelle ne la reliaient alors ni chemin de fer, ni fleuve navigable. D'où impossibilité d'importation. Après de maigres récoltes et un hiver rude, la maladie éclate : c'était une fièvre caractérisée par des symptômes encéphaliques et une soif si vive que ceux qui étaient frappés « se jetaient quelquefois dans les ruisseaux ⁽²⁾ ». Les manifestations de la maladie se montraient aux pieds, aux mains, aux testicules, aux parotides, aux aisselles, aux aînes, au visage, aux yeux. Puis l'affection se résolvait, mais il survenait souvent de la gangrène. Se prononçant sur la nature de cette maladie, Vegleri la regarde comme « un typhus occasionné par la famine et la pourriture ». Conclusion à laquelle se rallie Corlieu, pour qui la « Peste d'Athènes » est également une « maladie épidémique ayant tous les caractères de celle que nous appelons aujourd'hui le typhus des camps et des armées, typhus exanthématique ».

Nous ne saurions nous résoudre à suivre cette opinion, d'autant plus que Corlieu commet certainement une erreur en attribuant le typhus pour une si grande part à la famine.

En effet, si la famine, mettant le corps en état de moindre résistance, rend l'individu plus vulnérable aux agents microbiens, elle n'a dans le typhus que cette action très indirecte. C'est ainsi que nulle part, dans les « Observations » de Pringle, nous ne lisons que les armées anglaises, d'ailleurs victorieuses, aient eu à souffrir de la faim, bien que décimées cependant par la fièvre d'hôpital. Metz, au contraire, qui connut en 1870 des privations et des souffrances inouïes pen-

(1) *Γαλλικός*, Année 1880, p. 144 et suivantes.

(2) *Ibid.*

dant toute la durée du siège, ne vit pas le typhus apparaître dans ses murs. Tout près de nous, enfin, nous voyons en 1916 l'épidémie ravager l'armée serbe, non pas au moment de la retraite d'Albanie, mais à Corfou, à sa base de ravitaillement ⁽¹⁾.

Soulignons aussi qu'à notre avis c'est à tort que Corlieu prétend qu'Athènes ait eu à souffrir de la faim au cours de la « Peste ». Thucydide fait une seule allusion à la famine, mais c'est plutôt pour en nier l'existence. « Dans le malheur, dit-il, on se rappela une prédiction que les vieillards prétendaient avoir été chantée jadis :

Viendra la guerre Dorienne et la Peste avec elle.

A ce sujet, il s'éleva une contestation; quelques-uns soutenaient que dans ce vers il y avait autrefois, non pas la peste (*λοιμός*), mais la famine (*λιμός*). Cependant, le premier de ces mots prévalut naturellement à cause de la circonstance : les hommes mettaient leurs souvenirs en harmonie avec leurs maux ⁽²⁾ ». Est-il besoin d'ajouter qu'Athènes étant encore maîtresse de la mer, — les expéditions qu'elle entreprenait chaque année en font foi, — personne ne pouvait empêcher de lui parvenir les grosses importations de vivres dont elle avait besoin depuis toujours, son sol ne suffisant pas à la nourrir.

Mais puisque dans le typhus aussi bien que dans la « Peste d'Athènes », nous trouvons à l'origine, comme conditions prédisposantes à l'éclosion du germe, l'encombrement et la malpropreté, c'est le mode de propagation des deux maladies qui va nous permettre d'établir entre elles une différence capitale.

« Les germes typhiques, disait Jaccoud, se transmettent avec une facilité excessive que l'on ne constate à un égal degré que dans peu d'autres maladies infectieuses ⁽³⁾ ». Cette rapi-

(1) ANRIOD. *L'épidémie de Corfou, 1916*. (Thèse de Paris, 1916.)

(2) THUC., *loc. cit.*, II, 54.

(3) JACCOUD. *Dictionnaire de Médecine*, art. *Typhus*.

dité de propagation n'était point seule à surprendre les médecins des siècles passés, et ils rapportaient également comme un fait acquis, mais sans pouvoir l'expliquer, la possibilité qu'avait le typhus, « une fois développé dans un endroit, de se propager souvent en d'autres par voie de contagion, sans que dans ces lieux ainsi infectés on puisse invoquer l'existence des causes qui, dans son foyer d'origine, lui avaient donné naissance ⁽¹⁾ ». Et cependant une bonne partie de l'histoire de cette maladie est liée à cette faculté qu'elle possède de pouvoir se transmettre facilement à distance de son foyer d'origine.

Netter avait déjà remarqué que « les cas de typhus restent isolés dans les familles aisées au rebours des familles pauvres ⁽²⁾ », mais ce sont les récentes découvertes de Ch. Nicolle et de ses élèves qui ont donné la clef de l'énigme : le véritable agent de transmission du virus typhique, c'est le pou. Théorie qu'ont singulièrement fortifiée les observations faites, durant la dernière guerre, par les médecins, au cours du fléau qui ravagea Corfou en 1916 et lors des épidémies qui désolèrent certains camps de prisonniers en Allemagne.

Ainsi tout s'éclaire : la contamination d'autant plus redoutable que l'encombrement et la malpropreté règnent davantage; la dissémination rapide de l'infection; l'exportation si facile du typhus à distance de son foyer d'origine.

Avons-nous là les modes de contagion de la « Peste d'Athènes » ? Sans doute la maladie « désola principalement la ville et les régions les plus peuplées », mais comment s'expliquer alors qu'elle n'attaqua point le Péloponèse. Cependant les Athéniens, tandis que la « peste » exerçait ses ravages sur la flotte, organisaient des expéditions navales, prenaient une ville de Laconie et dévastaient la contrée ⁽³⁾. Les contacts étaient permanents au cours du combat; les transfuges passaient d'une armée à l'autre; les Péloponésiens emmenaient

(1) TROUSSEAU, *loc. cit.*, I, p. 319.

(2) NETTER, *Etiologie et Prophylaxie du Typhus*.

(3) THUC., *loc. cit.*, II, 57.

du butin, comme ces trois trirèmes prises au moment de l'alerte de Salamine ⁽²⁾. Les poux avaient-ils donc une répulsion spéciale à leur endroit pour ne point les infecter au même titre que les Athéniens? Et, sinon, à qui fera-t-on croire aujourd'hui qu'il eût été possible aux ennemis d'Athènes de se préserver des parasites, quand, au cours de la dernière guerre, les précautions les plus minutieuses ne les empêchaient pas d'infester les camps?

Corlieu, lorsqu'il tente d'identifier la « Peste d'Athènes » au typhus exanthématique, relève soigneusement les symptômes qui leur sont communs, entre autres la soif inextinguible et la gangrène des extrémités et du scrotum. Mais ce sont là des signes communs à beaucoup d'autres affections, et dès lors leur valeur nous paraît bien diminuée.

Portons plutôt notre attention sur deux caractères spéciaux au typhus : la stupeur dont le malade ne sort qu'à la guérison, et l'apparition sur le corps, au bout de quelques jours, de macules rosées dont les bords mous se détachent mal sur un fond gris sale.

Est-il possible d'assimiler à ces « taches lenticulaires », comme les appelait Fracastor, les phlyctènes et les ulcères dont parle Thucydide? Nous ne le croyons pas, et, dans la description de l'historien grec, nous ne trouvons rien qui puisse en être rapproché. Si l'on se rappelle, d'autre part, que les malades frappés par la « Peste d'Athènes » se trouvaient « dans l'impossibilité de rester tranquilles » ⁽¹⁾, présentèrent des rechutes ou des récidives, nous aurons là des caractères qui empêcheront toujours de regarder ce mal comme une épidémie de typhus, maladie dans laquelle les troubles cérébraux s'expriment au contraire par un délire tranquille, le plus souvent professionnel, et qui, d'une manière générale, confère l'immunité absolue.

(1) THUC., II, 93.

(2) ID., *loc. cit.*, II, 49.

CHAPITRE V

CRITIQUE GÉNÉRALE.

ARTICLE PREMIER.

Comment doit être étudiée la « Peste d'Athènes ».

Puisque la « Peste d'Athènes » ne peut avoir été ni la peste, — bubonique ou charbonneuse, — ni la variole simple, non plus que la variole greffée sur l'ergotisme ou compliquée de typhus, ni cette dernière maladie, affections avec lesquelles le fléau décrit par Thucydide présente cependant quelques symptômes communs, nous croyons inutile d'épuiser toute la gamme des maladies auxquelles tentent de l'assimiler des critiques de moins en moins scrupuleux. Rien ne semble, en effet, plus éloigné de leur esprit que le but de l'historien, à savoir l'énumération tellement précise des symptômes présentés par la « peste » qu'on la puisse reconnaître « si jamais elle survenait à nouveau ». Les uns ferment les yeux sur les caractères propres de la maladie moderne, pour voir seulement ce qu'elle a de commun avec la « Peste d'Athènes » : tels Lefèvre-Douvillé ⁽¹⁾, qui fait de celle-ci une méningite cérébro-spinale épidémique, en omettant la raideur que présente toujours le patient dans cette affection. Les autres, du tableau

(1) LEFÈVRE-DOUVILLÉ. *Essais médico-littéraires sur les Anciens*. (Thèse de Paris, 1858.)

peint par Thucydide, font uniquement ressortir les traits qui concordent avec l'opinion qu'ils ont déjà sur son identité : tel Collier⁽¹⁾, pour qui l'épidémie de 430-427 avant J.-C. est celle d'une variété de scarlatine compliquée d'angine maligne, bien qu'au cours de cette fièvre ne s'observent ni phlyctènes, ni ulcères, et qu'au nombre de ses complications on ne sache point d'exemple de fonte du globe oculaire ni d'accident de gangrène.

Allons-nous, à notre tour, essayer de rapprocher la « Peste d'Athènes » d'une nouvelle affection ? Naturellement, nous n'avons pu poursuivre notre étude sans que notre attention mise en éveil ait été attirée vers différentes maladies, dans lesquelles nous nous plaisions d'abord à trouver de grandes analogies avec l'épidémie athénienne. Mais très vite nous avons été obligé de constater que l'ensemble de ses symptômes ne convenait dans sa totalité à aucune d'entre elles. Il n'y a, croyons-nous, aucun mal à reconnaître l'impossibilité, dans laquelle nous nous trouvons actuellement, de faire entrer la « Peste d'Athènes » dans le cadre nosologique moderne ; et, en prenant cette attitude, nous évitons certainement de nous entendre retourner les reproches qui méritent d'être adressés à chacun de ceux qui jusqu'ici ont pensé avoir trouvé la solution du problème.

Ni les uns, ni les autres ne paraissent avoir soumis le récit de Thucydide à une critique judicieuse, et s'être suffisamment tenus au pied de la lettre. Puisque chaque ligne, chaque mot porte l'empreinte de l'observation la plus consciencieuse, de quel droit faire dire au narrateur ce qu'il tait ? Pourquoi ajouter un trait à un tableau peint de main de maître ? Sur quelle autorité s'appuyer pour donner à tel mot une signification autre que celle qu'il possède déjà ? Il faut savoir imaginer, sans doute, mais sans consentir à s'écarter des limites tracées par la raison et par la logique. Parce que tel ou tel symptôme semble s'imposer davantage à l'attention,

(1) COLLIER. *The history of the plague of Athens*, 1857.

nous ne devons point laisser « la folle du logis » vagabonder à son aise : c'est l'ensemble qu'il faut voir, c'est à l'ensemble qu'il est nécessaire de toujours se reporter.

Cet ensemble est par ailleurs un tout indissoluble. Ce n'est pas une relation d'accidents, présentés tantôt par un individu, tantôt par un autre, que nous donne Thucydide, c'est un syndrome qu'il nous expose, syndrome que chaque malade a présenté et qui appartient en propre à la « Peste d'Athènes ». Nous en avons comme preuve l'autorité de l'historien lui-même. D'une part, en effet, il prend soin de ne pas nous troubler en nous peignant l'état des quelques Athéniens déjà souffrants au moment où s'abat le fléau, et chez qui les symptômes ne se seraient pas montrés dans toute leur pureté : ceux qu'il énumère, il les a observés chez « les autres, qui sans cause apparente étaient frappés en pleine santé » ⁽¹⁾. Son esprit critique a su, d'autre part, tenir compte du tempérament de chacun et éliminer tout ce qui n'était pas le fait de la maladie elle-même. « Si on laisse de côté, écrit-il — une fois terminée la description de la « peste », — nombre d'autres traits particuliers qui se montraient d'une manière différente chez les divers malades, voilà ce qu'elle était quant à ses éléments essentiels » ⁽²⁾. Ces éléments « essentiels » ne se retrouvent en totalité, chacun en conviendra, dans aucune des maladies qui sévissent de nos jours.

ARTICLE 2.

La « Peste d'Athènes » et la « Peste antoninienne ».

Nous sommes donc amenés à considérer la « Peste d'Athènes » comme une maladie éteinte. Mais, si nous partageons cette opinion avec Krauss et Anglada, nous ne pouvons,

(1) THUC., *loc. cit.*, II, 49.

(2) THUC., *loc. cit.*, II, 51.

comme eux, reconnaître le tableau pathologique du fléau qui nous occupe dans celui de cette épidémie connue sous le nom de « peste antoninienne », qui éclata sous Marc-Aurèle, et dont Galien nous a fourni les traits. Les ressemblances entre ces deux maladies paraissent au contraire si grandes à Krauss et à Anglada, qu'ils font de la « Peste d'Athènes » et de la « Peste antoninienne » un seul et même mal, qui désola le monde à des époques différentes, et tandis que le premier l'appelle le *typhus éthiopique des anciens* ⁽¹⁾, le second propose de leur donner le nom de *peste antique* ⁽²⁾.

Ne chicanons pas ces auteurs au sujet des appellations sous lesquelles ils groupent les deux épidémies. Nous avons suffisamment montré combien la « Peste d'Athènes » était différente du typhus pour ne pas avoir à y revenir; et, quant à la dénomination de peste antique, si par là Anglada entend un fléau, le moins qu'on puisse lui reprocher, c'est le vague de sa terminologie. Mais nous ne pouvons les laisser confondre la « peste » athénienne et la « peste » antoninienne, sans relever les différences profondes qu'elles présentent dans leurs caractères mêmes et dans leur évolution.

Si nous trouvons des vomissements et de la diarrhée au cours des deux affections, il est bon de remarquer que ces symptômes gastro-intestinaux apparaissaient tout au début de la maladie rapportée par Galien, tandis qu'ils marquaient la terminaison de celle décrite par Thucydide. L'historien grec signale même que « le mal descendait dans les entrailles si les malades échappaient à la mort ». Quant à l'éruption noire et sèche, étendue sur tout le corps, qui caractérisait cette « peste » antoninienne, et dans laquelle la peau tantôt se détachait comme une pellicule, — et dans ce cas la guérison était proche, — tantôt s'ulcérait, formant une croûte qui bientôt tombait, sans que ces ulcères fussent d'un mauvais présage, —

(1) Cité dans LITTRÉ, *loc. cit.*, V, p. 67.

(2) ANGLADA, *Etudes sur les maladies éteintes*, p. 78.

comment la rapprocher de l'éruption de la « Peste d'Athènes »?

En dépit donc des analogies de détail qui existent entre la « peste » d'Athènes et la « peste » antoninienne, nous ne pouvons les confondre, puisque dans celle-ci, pas plus que dans une maladie moderne, nous ne retrouvons les « éléments essentiels » de la « Peste d'Athènes ».

CONCLUSION

Si, obéissant aux lois de toute critique digne de ce nom, nous respectons le texte et la pensée de Thucydide, nous devons reconnaître que les symptômes qu'il expose dans sa description de la « Peste d'Athènes » ne se rencontrent, pris dans leur ensemble, dans aucune des affections actuellement connues. C'est donc bien à une maladie ayant son entité propre que nous avons affaire.

Eclatant brusquement, uniforme dans son évolution en sept ou neuf jours, capable de causer de graves désordres quand elle n'amenait pas la mort, peu virulente, — eu égard à l'ignorance de toute prophylaxie chez les Athéniens, puisqu'elle fut localisée à Athènes et aux régions les plus peuplées de l'Attique, — l'affection décrite par Thucydide dans l'Histoire de la Guerre du Péloponèse nous apparaît comme une maladie infectieuse épidémique caractérisée, outre ses symptômes généraux, par l'apparition à la surface du corps de petites phlyctènes et d'ulcères. Inconnue jusqu'au V^e siècle avant J.-C., il semble bien que depuis cette époque elle n'ait pas reparu dans le monde. Du moins, aucun « homme averti », en s'en tenant à l'examen des symptômes énumérés par Thucydide, n'a-t-il pu la reconnaître avec certitude dans les maladies dont on nous a conservé la relation ou qui existent de nos jours.

Consignée, jusqu'au jour où des documents nouveaux permettront peut-être de la mieux comprendre, parmi les épidémies dont on n'a pas d'autre exemple, la « Peste d'Athènes » demeure un cas très intéressant de pathologie historique.

BIBLIOGRAPHIE

- ANGLADA. — Etudes sur les Maladies éteintes.
- ANRIOUD. — Contribution à l'étude du Typhus exanthématique. Epidémie de Corfou, 1916. *Thèse*. Paris, 1916.
- BOUQUET (dom MARTIN), moine bénédictin. — Recueil des Histoires des Gaules et de la France. Chronique de Marius d'Avenches et Œuvres de Grégoire de Tours. MCCXXXIX, tome II.
- CHANDROSSE (M^{me}). — Le Typhus exanthématique, maladie des armées. *Thèse*. Paris, 1915.
- COLLET. — Précis de Pathologie interne.
- CORLIEU. — La Peste d'Athènes. *Revue scientifique*, mars 1884.
- CURTUS (E.). — Histoire grecque, traduite de l'allemand sous la direction de A. Bouché-Leclercq, 1882, tome III.
- DEBOVE et ACHARD. — Manuel de Médecine. Paris, 1897, tome VIII.
- DECHAMBRE, MATHIAS DUVAL et LEREBoullet. — Dictionnaire usuel des sciences médicales.
- DIODORÉ DE SICILE. — Œuvres. Edition Hœfer, 1865, tome III.
- ENCYCLOPÉDIE ou Dictionnaire raisonné des Arts, des Sciences et des Métiers, 1765, tome XII.
- EUSÈBE. — Histoire ecclésiastique, année 302, tome IX.
- GIRARD. — Essai sur Thucydide.
- GUIRAUD (Paul). — La Propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine, livre III.
- ID. — Etude économique sur l'antiquité.
- GRÉGOIRE DE TOURS. — Œuvres. Edition Guizot, 1861.
- HIPPOCRATE. — Œuvres. Edition Littré, 1839.
- JACCOUD. — Dictionnaire de médecine. Article *Typhus*.
- KRAUSS (August). — Disquisitio historico-medica de natura morbi Atheniensium.
- ROBERT. — Ueber die Pest des Thukydides, 1899.
- LEFÈVRE-DOUVILLÉ. — Essais médico-littéraires sur les anciens. *Thèse*. Paris, 1858.

- MALET (Albert). — L'Antiquité.
- MASPERO. — Histoire ancienne des peuples de l'Orient
- MÜLLER (Franz). — Die Attische Senche. *Berliner philologische Wochenschrift*, 1899.
- PAULET. — Histoire de la petite vérole, suivie d'une traduction française du Traité de la petite vérole, de Rhasès, sur la dernière édition de Londres, Arabe et Latine. Paris, 1768.
- PRINGLE. — Observations sur les Maladies des Armées dans les camps et dans les garnisons. Ouvrage traduit de l'anglais. Paris, 1755.
- SAVIGNAC. — Essai historique et critique sur l'ergotisme et l'action de l'ergot de seigle. *Thèse*. Paris, 1898.
- THUCYDIDE. — Histoire de la guerre du Péloponèse. Traduction nouvelle par E.-A. Bétand. Paris, 1883.
- Id. — Histoire de la guerre du Péloponèse. Edition Croiset, livres I et II.
- TROUSSEAU. — Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu. Paris, 1868.
- VEGLERI. — La Peste d'Ancyre, Le *Γαλιπὸς*, 1880.
- WILLAN. — An inquiry into the antiquity of the small-pox, 1821.



